

BADWATER 2007

Dimanche 22 Juillet 2007

Nous arrivons tout droit (c'est le moment de la sortir celle là ...) de Las Vegas avec nos belles autos parfaitement décorées. On roule pas mal, même si avec ces lignes droites qui rejoignent l'infini on se demande si l'on avance vraiment.

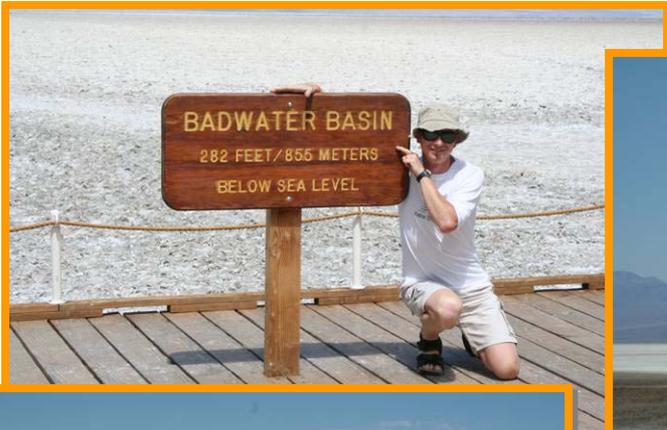


Nous finissons par arriver dans la Vallée de la Mort après plus d'une heure de route. Coup de bol au moment où nous nous arrêtons pour immortaliser l'instant, voilà que débarque une horde de motards en Harley. C'est mieux que dans les films !



BADWATER 2007

Avant de nous rendre à l'obligatoire causerie d'avant course, nous nous rendons à Badwater, point le plus bas de la Vallée de la Mort et des Etats-Unis, quelques 80m sous le niveau de la mer. J'ai envie de « prendre la température » pour demain. Le lac asséché qui a laissé place à une mer de sel, rend la vision difficile tellement le sol est blanc. Il fait chaud, très chaud, très très chaud !



Après avoir pris quelques incontournables photos je tente un bout de course de 200m pour voir ce que ça fait. « Ca brûle ! », bon et bien ça au moins c'est testé. Il n'y a pas 15mn que nous sommes sortis de nos véhicules climatisés que subitement nous y retournons tous en pressant le pas, car la chaleur et le soleil qui tape sur notre peau couverte de sel nous sont devenus insupportables et nous avons besoin d'eau, d'un toit et d'un espace climatisé. Dominique un peu surprise par ce choc thermique en perd ses moyens et se retrouve incapable de redémarrer

BADWATER 2007

la voiture que finit par conduire à sa place Delphine. Dans ma tête me vient subitement une phrase : « Bienvenue en enfer ! ». C'est le panneau qui manque ici en fait. Quant à demain, et bien je sais que ça va être terrible, alors autant oublier et penser à autre chose.



Un restau qui nous laisserait croire que les indiens ne vont pas tarder à débarquer,



puis nous nous rendons à la causerie de 3h obligatoire où publicités diverses et conseils précieux s'alternent.

Heureusement j'y retrouve mon ami Bébert et nous trouvons même le moyen de nous échapper discrètement dehors pour rigoler pendant le discours, un peu comme à l'école ... Je satisfais à une interview pour TF1 qui cherche un Frenchie sur cette course de dingue et en voiture pour Beatty où nous logeons, faute de place dans le minuscule village de Furnace Creek. Durant plus d'une heure je dors à l'arrière du véhicule pour me réveiller dans un



village encore plus petit et plus miteux que tout ce que je connaissais. Lorsque l'équipe me réveille, ils font tous la tronche. A priori le Motel est particulièrement sale. Il est maintenant trop tard pour changer alors nous allons manger, puis je découvrirai ça après.



Mon dernier gavage de pates passé, je découvre effectivement un vieux, très vieux Motel. « Bah c'est marrant, ça fait série Américaine et puis moi je dors partout, même par terre, alors un peu de poussière ... ».

BADWATER 2007



Recheck complet des valises, relecture des dernières consignes, attribution des tâches pour demain et ... petit coup de Champagne, car l'équipe m'a organisé une petite surprise pour mon anniversaire. Ca y est j'ai 36 ans, comme mon dossard ...

Lundi 23 Juillet 2007

Il est 5h45 du matin, le sportdej, le gâteau énergétique et le Flap Jack sont avalés accompagnés d'un mini café en poudre, il nous faut désormais recharger l'intégralité de nos 2 véhicules avant de prendre la direction de Badwater pour le départ. Le chargement et la répartition du matériel entre les 2 véhicules s'avèrent plus longs que prévu et nous partons à 6h15 au lieu des 6h prévues. Je m'installe dans le van à l'arrière où nous avons organisé une couchette pour avoir le temps de me préparer. Dans ma précipitation je me mets de la NOK aux pieds car j'avais oublié de m'en mettre après ma douche matinale puis je me strape les doigts de pieds un à un comme à mon habitude pour éviter les frottements et donc les ampoules, mais évidemment sur de la NOK toute fraîche ... cela ne colle pas bien ! Je décide donc d'arrêter ce travail inutile. Je me laisse sécher les pieds pour m'y reprendre plus tard et je passe à la suite que par crainte j'ai fait noter à Jacky sur une feuille. Je me mets de la NOK sous les aisselles, aux adducteurs et dans la raie des fesses de peur d'être victime de brûlures liées à une transpiration abondante. Je n'ai pas envie de dormir alors je me repose torse nu et visualise une dernière fois l'effort qui m'attend alors que nous arrivons au bout d'une heure à Furnace Creek, dernier endroit où nous pouvons acheter de la glace. Yves gare le 4x4 en ce lieu car nous ne sommes autorisés à n'avoir qu'un véhicule entre Badwater et Furnace Creek afin que la circulation reste fluide. La glace est répartie dans les glacières du van et toute l'équipe monte à bord de celui-ci. Même avec la clim à fond et malgré la chaleur qui ne fait que monter tranquillement à cette heure ci, j'ai la peau moite, du coup mes pansements sur les tétons ne tiennent pas, il me faut les coller avec de l'élastoplasme par-dessus. J'enfile mon serre poignet de Saint-Etienne, non pas par superstition mais parce que je veux avoir en moi toutes les énergies me permettant de me dépasser en cas de mauvaise passe. Et comme les Stéphanois ont la particularité de toujours se battre et ne jamais abandonner jusqu'à la dernière minute, je me dis que je n'aurai pas le droit de porter ce serre poignet si je n'ai pas cette attitude. Un petit coup de serviette sur mes petons et je reprends l'enrubannage de mes doigts de pieds avec de l'Epafix, puis je me pose préventivement 2 Compeed à chaque pied sur des zones de frottement connues au cas où. Je m'enroule ensuite les pieds avec de l'élasto pour être sûr que les Compeed restent en place et Dominique passée au second rang du van m'aide à enfiler mes chaussettes pour que tout reste en place sans s'enrouler, ce qui pourrait

BADWATER 2007



me blesser en courant. Sur la route de Badwater nous croisons et encourageons les concurrents qui ont pris le départ à 6h du matin. Nous arrivons enfin à Badwater à 7h40 pour 7h30 obligatoire ...

Je sors du véhicule et tout va alors très vite. Chaque membre de l'équipe a son rôle et le joue déjà à merveille. Yves vérifie que notre véhicule est bien conforme à la réglementation avec un membre de l'organisation, Delphine me barde de crème indice 50 des pieds à la tête, Dominique m'habille, et Jacky s'occupe de me faire boire et de regarder ce que je dois faire en premier. Je suis attendu en urgence pour la photo officielle derrière le panneau Badwater alors que tout le monde est déjà en place, puis je dois répondre à une interview de TF1, une autre interview pour les reporters officiels de la Badwater, je dois me faire peser, l'équipe m'emmène prendre une photo de groupe en urgence pour nos sponsors, puis je suis attendu par le groupe d'étude médicale qui m'a sollicité la veille pour prendre mon sang et me poser des patchs pour relever ma transpiration plusieurs fois pendant la course. Alors que l'on me fait mon prélèvement sur le parking, tout le monde est déjà sur la ligne de départ à écouter les premières consignes de Chris Kostmann le Directeur de Course.

Aussitôt terminé, je pars en trottant vers la ligne alors que Jacky pense à me faire boire une dernière fois et à me donner une bouteille d'eau pour le départ. J'écoute la fin des consignes puis l'hymne Américain alors que dans ma tête défilent les dizaines de têtes de tous mes amis. Je pense aussi aux enfants malades du syndrome d'Evans en me disant que je vais devoir être à la hauteur et ne jamais baisser les bras pour relever ce défi si je veux qu'on parle de leur cas et si je veux leur donner ne serait-ce qu'un minime espoir que la guérison arrivera s'ils ne baissent jamais les bras. Le coup de pistolet et nous voilà lancés sur le bitume. Un œil tout de suite sur le cardio et je pars tranquillement car bien sûr la route sera longue. Devant moi 2 coureurs, mais je n'en tiens pas compte car je suis bien décidé à prendre mon allure de croisière à moi. Je coure entre 10 et 11 km/h. Dès le premier

km, l'équipe m'apporte à boire et me questionne comme convenu pour « prendre la température » c'est-à-dire savoir de quoi j'ai besoin. Yves pense que je suis parti trop vite,

BADWATER 2007



mais moi je lui montre mon cardio qui m'indique que je suis bien en endurance, sous les 160 puls/min imposées par mon cardiologue, et qu'en plus j'en ai sous le pied. Il ne fait « que » 45° mais le vent bouillant tourbillonnant est terrible, c'est le même effet que lorsque l'on ouvre un four pour regarder l'état du poulet à l'intérieur. Je suis gêné par je ne sais trop quoi au niveau de l'arrière des oreilles, mais ce n'est pas grave, en revanche l'air commence à me piquer la gorge et me brûler les poumons. Mais surtout je sens non pas une douleur mais une gêne au bas des abdominaux. C'est un problème connu de digestion en course à pied, qui certes ne m'arrive pas souvent mais m'est déjà arrivé lors de déjeuners pris trop tard. L'œil rivé sans cesse sur mon cardio-fréquence-mètre je me surprends à être raisonnable d'entrée de jeu en levant le pied à l'approche des 160 puls/min et en laissant filer des coureurs sans avoir ne serait-ce qu'une seconde envie de leur coller aux baskets. Pour patienter durant cette course beaucoup plus lente et moins intense que d'habitude je regarde de part et d'autre de la route pour m'en mettre plein les mirettes avec ce paysage absolument fabuleux et unique constitué d'une montagne abrupte à droite aux couleurs changeantes tous les miles et d'une étendue infinie de sel à gauche donnant l'impression d'avoir une mer blanche qui borde la route. J'ai beau ne pas forcer, plus j'avance et plus je suis gêné par la chaleur non pas au niveau corporel même si je la sens bien, mais au niveau de la gorge. L'air me brûle le palais et

BADWATER 2007

m'irrite la gorge. Désormais pour calmer ce feu qui prends en moi je bois une pleine gorgée, je fais tourbillonner l'eau quelques instants dans ma bouche pour me rafraîchir puis j'en recrache les 2/3 pour ne pas être incommodé au niveau gastrique par un afflux trop important d'eau. Au niveau solide c'est pareil, Yves m'apporte des barres et gels énergétiques mais je ne peux en avaler qu'1/3 à chaque fois. Première erreur de ma part dont je me rends compte, je me suis tellement focalisé sur les 3 grandes ascensions qui m'attendent sur les deux derniers tiers du parcours que je n'ai pas porté attention au premier tiers que je croyais plat. En réalité il s'agit d'une succession de faux plats montants et descendants particulièrement consommateurs d'énergie, d'autant plus avec ce vent de face qui nous fouette et nous assèche. L'eau que l'on me donne glacée devient juste fraîche au bout d'une minute, tiède au bout de 2, chaude au bout de 5 et totalement impropre à la consommation au bout de 10mn. A ce moment là, même versé sur la tête elle est beaucoup beaucoup trop chaude. J'ai de plus en plus mal au ventre, à tel point que je ressens des coups de poings dans le bas du ventre à chaque foulée qui m'obligent à alterner course et marche. L'équipe toujours très présente à mes côtés vient tous les 500m me voir pour m'inciter à boire plus et pour me questionner. Nous sommes tous en période d'apprentissage et de rodage.

Dans ma tête je commence à m'agacer. D'abord parce que je sais que Fred n'a eu aucune nouvelle depuis le départ ce qui m'ennuie beaucoup, parce que ce même Fred qui aurait dû être avec nous est de l'autre côté de l'Atlantique et toutes les photos et tous les récits du monde ne lui feront jamais vivre ce que nous vivons et que j'aurai tant voulu partager avec lui, parce que mon Riri Boy (Eric, mon copain décédé voici 10 mois à 800m de l'arrivée des 20km de Tours) me manque et m'obsède, et parce que je sais déjà que j'ai une équipe formidable et moi je joue les pleureuses. J'ai horreur des gens qui se plaignent, ce n'est pas pour m'y mettre ! Dans ma tête les idées se bousculent, à tel point que plus ça va, moins je suis dans la course. J'ai la tête avec toutes les personnes à qui je dois d'être là et avec toutes celles pour qui je veux aller au bout, du coup je ne suis pas véritablement dans la course. D'ailleurs sans mon équipe je boirais et mangerais encore moins.

Au bout d'une bonne heure j'ai tellement chaud que je demande à ce que l'on me remplisse ma casquette de glace pour tenter de faire diminuer ma température corporelle que je sens monter. J'ai si mal au bide



que je décide de faire une pose de 5mn au bord de la voiture. L'équipe me sort un siège pliant pendant que Dominique me check pour voir si tous les voyants sont bien au vert. Médicalement tout va bien même si je flirte avec les 160 puls/min et si j'ai bien de la peine même assis à faire redescendre ma fréquence cardiaque. Une Nième pensée pour les enfants touchés par le syndrome d'Evans et hop je repars, car

je n'ai pas le droit de me plaindre de ma situation en regard de ce qu'il leur arrive. Je continue à m'alimenter par tous petits bouts pour limiter les douleurs au niveau du bas ventre. J'attaque le salé avec des petits saucissons, puis quelque temps après du fromage, enfin c'est ce qui est

BADWATER 2007

marqué sur la boîte et ce que l'équipe essaye de me faire croire car pour moi qui aime la bonne bouffe c'est une hérésie ce bout de plastique mou jaune et orange.

La course reprend tant bien que mal, mais je ne suis pas seul à être mal en point. En effet mes 2 brumisateurs à remplir sont HS, ce qui a le don d'énerver Yves qui tente de me rafraîchir comme il peut. Heureusement j'avais prévu des brumisateurs en bombe sous vide du commerce, l'équipe peut donc s'y prendre autrement. En revanche l'eau projetée est beaucoup plus fine, telle une bruine, ce qui fait que cela me rafraîchit nettement moins et que cela sèche en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Enfin l'eau ne provenant pas de la glacière dans ces conditions climatiques, elle est beaucoup moins fraîche. Mais peu importe, c'est mieux que rien et en aucun cas cela ne pourra être un facteur bloquant. L'équipe me ressasse sans cesse de boire plus car elle note tout ce que je bois pour l'étude médicale ce qui lui prouve encore plus que je ne bois pas assez à la lecture des relevés.



Alors que Jacky court à mes côtés et me harangue de passer au dessus de mes douleurs gastriques comme j'ai l'habitude de leur dire au club et de le faire sur mes courses, je suis pris d'une aussi violente que soudaine douleur à la poitrine. Un coup de couteau à gauche du cœur. J'en fais part à Jacky tout en continuant à courir la main sur la poitrine, sans que cela n'y fasse quoi que ce soit bien sûr. Je respire de plus en plus mal. J'enlève la ceinture de mon cardio qui me donne l'impression de me comprimer et de m'empêcher de respirer, même si je perds l'information sur ma fréquence cardiaque pourtant si utile. Si je me sens moins comprimé, ma vive douleur n'en a pas pour autant disparue. Je me mets à marcher, avant que Jacky ne fasse signe au reste de l'équipe de s'arrêter et montrant que j'ai une douleur à la poitrine. En moins de 2 tout le monde sort et l'on m'allonge sur la place avant de la voiture.



Dominique monte à la place du conducteur, m'ausculte sous toutes les coutures et alors qu'elle me palpe autour du cœur me fait faire un bon. Heureuse et rassurée elle me demande si quand elle appuie là je ressens bel et bien la douleur qui me gêne en courant. Je lui réponds par l'affirmative et soulagée elle me dit que ce n'est pas un problème cardiaque mais une douleur intercostale. Elle annonce cela au reste de l'équipe. Pas une seconde je n'ai pensé avoir un problème cardiaque, juste une violente douleur dans la cage thoracique, je découvre un peu stupéfait que l'équipe elle y avait songé. Effectivement je sais ce que je ressens mais pas eux et avec le recul ma posture pouvait porter à confusion. Je me remets en selle, sans que la douleur ne soit passée évidemment. Lorsqu'à son tour Dominique m'accompagne sur quelques centaines de mètres, j'évacue ma haine contre moi-même par un « P... je ne suis pas venu là pour faire une randonnée », espérant surtout me vexer pour que je reprenne la course comme d'habitude. Mais rien de rien, pas la moindre réaction, pourtant d'habitude

BADWATER 2007

j'arrive souvent à me vexer tout seul en balançant des vanes. Elle essaye de me reconforter en m'expliquant qu'avancer comme j'avance c'est mieux que ne pas avancer, mais cela ne me console pas une seule seconde. Dans ma tête (mais aussi dans celles de Delphine et Jacky qui m'ont souvent vu à l'œuvre) la question qui me vient en boucle est « mais où est le vrai Ludo, celui qui attaque toujours et passe sur toutes ses douleurs ? ». Jacky prend le relais à mes côtés et me répète mot pour mot tout ce que je leur dit habituellement en course et que je sais que je dois faire : « lèves la tête et regardes au loin », « tiens toi droit », « c'est dans la tête, il faut que tu passes au dessus de tes douleurs », ... Et plus ça va plus je marche souvent et plus je m'arrête souvent. Je commence à m'agacer sérieusement et ce n'est pas l'équipe qui me cocoone qui me fait changer d'avis. Je me traite de « Géraldine », me dis que je suis sans arrêt en train de me plaindre et d'avoir mal quelque part, mais ma tête ne réussit pas à prendre le dessus sur mon corps. Tout juste sais-je de façon très claire que rien, absolument rien, ne me



fera abandonner même si je dois marcher à genoux. Lors d'un de mes innombrables arrêts qui suivent, alors que tout le monde s'affère autour de moi avec chaise, parapluie pour me faire de l'ombre, eau et solides, crème pour me masser, ... je demande à Delphine de venir faire un bout de chemin à mes côtés. Je sens que j'ai besoin d'un câlin et que mes émotions sentimentales pourront peut-être m'aider à reprendre le dessus.

Parmi mes rares satisfactions du moment, les boissons. J'ai trouvé en la Perrier et mes boissons énergétiques de quoi me donner envie de boire plus car le goût me convient parfaitement et semble ne pas trop me donner mal au ventre. Tantôt j'ingurgite un demi litre de Perrier dont les bulles fines m'aident à gérer mes problèmes gastriques, tantôt un demi-litre de boisson énergétique que je trouve très bonne et surtout pas sucrée, moi qui suis vite écœuré par le sucré.



Même si ce n'est pas à la vitesse que je souhaite, les km et les miles s'enchaînent. Nous passons devant le Golf du Diable, un véritable golf créé au milieu des étendues de sel en pleine fournaise. Evidemment pas de gazon ...

Après un Nième faux plat montant, j'aperçois enfin Furnace Creek. Je sais que je dois tourner à gauche, mais va savoir pourquoi je demande à mon équipe de se positionner devant moi au loin du bon côté du carrefour, histoire de me rassurer. Preuve que ça ne va pas fort quand même ... A l'approche de Furnace Creek Ranch, la voiture me laisse seul avec une bouteille d'eau et part au loin pour déposer Delphine et Yves qui doivent récupérer notre 2^{ème} véhicule stationné là bas, pour reprendre de la glace pour tout le monde et pour appeler Fred afin de lui donner des nouvelles et en prendre des amis qui me suivent sur le site. A mon arrivée à Furnace Creek Ranch, Jacky et Do sont seuls. Je fais une brève halte pour m'asseoir 3 minutes sur le rebord du coffre et pour boire, pendant que Domi toujours inquiète de mon état reprends mon pouls et ma tension pour la je ne sais combien de fois depuis le départ. Je reste plus haut que les 100 puls/min que mon cardiologue m'a demandé de ne pas dépasser, mais je

BADWATER 2007

m'en moque je repars car je supporte de moins en moins mes besoins de pauses. Je reprends la course et quelques kilomètres plus loin Jacky sort à nouveau du véhicule pour tenter de me donner un coup de sang, il sent bien qu'il n'a pas « le Ludo de d'habitude ». D'ailleurs je ne sais pas si c'est pour tenter de m'énerver ou si c'est réellement vrai (peut-être les 2 d'ailleurs), il m'annonce qu'il est un peu déçu de ne pas avoir eu les 55° annoncés au départ. Si cela ne réussit pas à me faire courir plus vite, cela ne manque pas de me faire réagir (c'est bon signe tout de même) en lui répliquant aussitôt « Oui il ne fait peut-être qu'entre 45 et 50°, mais le vent de face depuis le départ il n'était pas prévu et il est certainement aussi pénalisant que les 5° à 10° qui te manquent, car le vent ça saoule, ça fatigue mentalement et physiquement et surtout ça amplifie la déshydratation ». Alors que j'aperçois enfin le 4x4 (notre 2^{ème} véhicule) revenir sur moi, je regarde avec attention à sa fenêtre. D'abord pour capter le regard de Delphine car c'est une source de motivation inépuisable et surtout pour qu'elle me donne des nouvelles de Fred. Je retrouve un grand sourire à la voir, elle a l'air heureuse. Je ne peux pas causer avec elle, mais dans ma tête les bonnes idées ressurgissent les unes derrière les autres en imaginant ce qu'elle va bien pouvoir m'annoncer. D'ailleurs je retrouve instantanément des jambes, comme si Fred, les copains et mes enfants venaient d'arriver en bus derrière moi. Lorsqu'elle sort enfin du véhicule pour m'apporter à boire de mon côté de la route, je lui lance un « alors » d'impatience. Et mon coup de mieux s'arrête



aussi vite qu'il est arrivé lorsqu'elle m'indique ne pas avoir eu Fred, ni sur son portable, ni à la maison et qu'elle a laissé un message à son imprimerie. Et là je ne suis plus perdu du tout, je calcule aussitôt qu'il est la pleine nuit en France et donc qu'il n'y a aucune chance qu'il n'écoute ce message avant demain. Je peste en ne comprenant pas comment c'est possible alors que Fred a tout mis en œuvre pour être joignable 24/24h (en fait j'apprendrai le lendemain après mon arrivée, qu'elle avait oublié nos téléphones dans la première voiture, du coup elle a appelé

à la maison où mes beaux parents n'ont pu trouver que le N° de son imprimerie, le portable n'étant indiqué nulle part et le téléphone de la maison étant sur liste rouge. Aaaarrghhhh !!).

L'équipe poursuit son formidable travail comme si de rien n'était alors que je ne suis même pas la moitié de moi-même. Tantôt une question pour me sonder, tantôt un message d'encouragement, tantôt un remplissage de casquette avec de la glace, tantôt un coup à boire et à manger. Le train-train c'est le cas de la dire. Je m'effondre doucement mais sûrement. Plus ça va plus je baille, c'est totalement incroyable et évidemment cela a le don de m'énerver tout seul. Une seule chose reste positive, je ne sais pas comment mais j'ai confiance en moi et en ma tête pour résister, résister et résister s'il le faut mais terminer. « L'abandon ? Ca me ferait bien rire !! ». Le ciel est désormais totalement dégagé, il fait de plus en plus chaud, ce satané vent ne faiblit pas, je cours de plus en plus doucement et je marche même de plus en

BADWATER 2007

plus fréquemment. « Allez Ludo, bouges toi, t'es pas venu faire de la rando ! T'as du mental ? Tu l'as oublié au vestiaire avant le départ c'est pas possible ! » ... J'essaie de me vexer, malheureusement ça ne fonctionne pas souvent, et les rares fois où ça marche, je me booste pour quelques minutes seulement. J'ai vraiment très très mal au ventre et à la poitrine et pour la première fois je ne réussis pas à passer sur mes douleurs. Dois-je faire un bon break jusqu'à ce que toutes mes douleurs aient disparues ? Ai-je atteint les limites de mon corps ? Non je ne veux rien savoir, cela ne peut pas être mes limites parce que ... je suis là pour les repousser pas pour les atteindre, alors je continue ! 5h10 que je coure quand je me fais doubler par un gars qui passe comme une fusée. « Tiens un suiveur. Soit son coureur arrive et il pique un sprint pour prendre ses aises loin de moi pour l'arroser, soit il sprinte pour le rattraper ». Quelques secondes d'observation et en fait je comprends qu'il ne s'agit ni d'un cas ni de l'autre, mais bel et bien du Brésilien, ancien Champion du Monde de 100km, détenteur d'un record de 275km sur 24h et grand favori de l'épreuve. Certes je ne coure pas vite mais quelle différence entre nous. Il vient de me reprendre 2h (il est parti dans le groupe des 10h) au bout de 3h10 de course pour lui. Il disparaît de ma vue presque aussi vite qu'il ma doublé et pourtant les lignes droites sont longues ici. Quelques coureurs me doublent encore, mais s'ils sont rapides ils restent moins impressionnants. Je suis assis sur mon fauteuil pliant derrière la voiture pensant que l'équipe s'affère à me rafraîchir quand je lance un « tiens voilà déjà Bébert ! » (Bébert = Albert Vallée). Toute l'équipe se retourne et est radieuse de voir l'ami en si bonne forme, dévorer le bitume d'une belle foulée. Je me relève et reprends ma route car le plaisir de le voir me fait presque oublier mes douleurs. Je prends une position pas trop académique pour contenir mes brûlures, mais tant pis on se fait un mile ensemble. Bébert, le sourire jusqu'aux oreilles me



demande de l'accompagner, je lui explique que je suis dans le trou et qu'il vaut mieux qu'il parte seul, même si ça me creve le cœur car je voulais tant faire un bout de chemin avec lui. Il m'exhorte à tenir alors je me dépouille, sachant parfaitement que je suis en total surrégime. Ce n'est qu'un mile, mais quel bonheur. Bébert a peur d'être parti trop vite car le Brésilien a imposé un tel rythme au départ que toute la vague de 10h est partie selon lui trop vite et va exploser pas tard. Moi je suis

heureux pour lui car je connais le bonhomme et ses ressources, il va forcément tenir et une nouvelle fois nous faire un truc géant. Au moins cela compense ma déception de ne pas arriver à me battre contre mon corps comme je sais si bien le faire habituellement. J'incite Albert à reprendre son rythme et à me laisser, mais je n'ai pas tout perdu car d'abord cela m'a regonflé mentalement mais cela a aussi donné à l'équipe l'idée de me mettre une serviette détrempée avec l'eau de la glace qui fond dans la glacière sur les épaules comme il le fait. C'est lourd, pas forcément pratique à porter, dangereux pour les tétons car l'eau qui ruissèle peut être source de crevasse, mais tellement efficace pour diminuer la température corporelle. Et je marche, je m'arrête, je marche, je m'arrête, je coure pas longtemps avant de reprendre la marche, ... Mes pensées n'ont malheureusement rien d'intéressant, pas un soupçon de

BADWATER 2007

philosophie, de plaisir ou de rire. J'alterne en boucle la longue liste des personnes auxquelles je pense et pour qui je veux me battre avec parmi elles bien entendu les enfants victimes du syndrome d'Evans, Fred et mon ami décédé Eric, puis je me fais un long plaidoyer contre moi-même car mon incapacité à surmonter la douleur ne me ressemble pas et m'agace.

Je suis exténué et véritablement très pénalisé par mes douleurs qui quelque part n'ont rien à voir avec des douleurs de course comme il m'est déjà arrivé d'avoir aux articulations, aux tendons, aux muscles, ... J'ai envie d'hurler à Fred de sortir de derrière un bosquet avec son vélo pour me sortir de cette impasse en m'imprégnant un rythme comme sur 100km et en me vexant juste ce qu'il faut pour que la machine reparte. Les larmes me montent aux yeux non pas de douleur, mais de penser à tous



ceux pour qui j'ai envie de réussir ce pari complètement dingue. Je pense à Fred donc, qui même s'il s'occupe du site internet outre-Atlantique fait partie de l'équipe mais n'est malheureusement pas là comme c'était prévu depuis le début. Je pense à Eric (mon Riri Boy) pour qui je regrette d'être athée car je voudrai tant croire qu'il me voit me battre pour lui de là haut et qu'il sera fier quand je passerai la ligne d'arrivée pour lui. Je pense à mes enfants auxquels je n'ai pas envie de donner de leçon, juste de leur transmettre ma haine de l'abandon et l'envie de toujours se battre pour atteindre leurs rêves et leurs objectifs. Je pense à mes sponsors pour lesquels je me dois d'être à la hauteur de la confiance qu'ils ont placée en moi, car la confiance, comme le respect, l'amitié, la fraternité, ... fait partie des mots qui me donnent la chair de poule. Je pense à tous mes amis qui me suivent d'un peu partout en France pour lesquels je veux être digne de leur amitié et de la réputation qu'ils m'ont faite. Je pense à mon père et à ma grand-mère dont je rêve d'avoir la force mentale en toute circonstance. Enfin je pense aux enfants touchés par le syndrome d'Evans, en me disant que si je pouvais



leur transmettre une partie de ma chance d'avoir une telle santé et si je pouvais leur donner ne serait-ce qu'un mince espoir que la guérison est au bout de leur chemin de croix s'ils ne cessent d'y croire et de se battre, je serai le plus heureux des hommes. Heureusement avec une telle chaleur, si mes yeux sont humides, les larmes n'ont pas le temps de couler. Ai-je honte ? Certainement pas non, c'est juste pour ne pas inquiéter un peu plus mon équipe qui se demanderait bien alors ce que je suis encore en train de faire avec tous les soucis que je

rencontre déjà. En tout cas ces larmes me font un bien fou et m'aident à me bouger et à mettre le peu d'énergie qu'il me reste dans mes baskets. Une seule chose est sûre à ce moment là : le mot « abandon » me fait mourir de rire, car je ne sais vraiment pas comment je vais m'en sortir, mais je sais que rien ne m'empêchera d'atteindre mon but.

Il fait si chaud que j'ai l'impression que mes pieds vont faire exploser les coutures de mes chaussures pourtant réglées larges. Mon état de fatigue ne cesse de croître, à tel point que je ne cesse de marcher en cette fin d'après midi toujours aussi caniculaire et ventée. Jacky a beau tenter tout ce que je lui ai appris sur marathon et dont j'ai besoin, rien n'y fait. Tout juste

BADWATER 2007

réussit-il à me faire garder la tête droite, car je suis dans un tel état de résistance que je m'arcboute sur moi-même, les épaules tombantes et les yeux léchant le bitume.

Il est 19h, nous sommes à 1km de Stovepiepe et Jacky à force de me travailler au corps pour que je ne baisse pas les bras, réussi enfin à me refaire courir et me harangue pour que j'aïlle jusqu'au CP en courant, ce que je fais au prix d'un très gros effort. Il fait toujours très très chaud. Yves et Delphine partis avant ont eu le temps de ravitailler les véhicules en glace avant d'entamer la nuit. Ce village, que dis-je ce hameau, est constitué de 3 ou 4 mobile-homes, d'une station essence, d'une sorte de motel premier prix et d'une petite place où sont garées une bonne vingtaine de véhicules suiveurs aux côtés de coureurs qui dorment par terre. Nous nous arrêtons sur la place car je souhaite m'arrêter faire une pause, me faire masser et surtout manger avec mon équipe avant d'entamer la première ascension. On me déshabille, Delphine me lave les jambes toutes noires de poussières de sable collées à ma crème solaire. J'avale



une purée liquide, du saucisson, des noix de cajou avant que Dominique ne me fasse m'allonger par terre sur un matelas mousse de camping pour me masser. Je suis tellement fatigué que j'ai besoin d'aide pour m'allonger. Le moindre mouvement me fait prendre des crampes sous les pieds, aux mollets, dans le dos, aux bras, ... Me retourner est un calvaire et une nouvelle fois j'ai besoin d'aide pour y arriver. Une femme reporter pour l'AFP est présente et me shoote avec son appareil photo et sa caméra, visiblement très intéressée par ma fatigue

extrême, alors que mes équipiers assis chacun dans un fauteuil de camping autour de moi font penser à une veillée funèbre. Personne ne dit rien autour de moi, mais tout le monde semble terriblement inquiet sur mon état et sur ma capacité à aller au bout. Mais au fond de moi toujours la même rengaine : je ne sais pas comment je vais m'en sortir, mais c'est sûr je n'abandonnerai pas et je franchirai la ligne



BADWATER 2007

d'arrivée. Je m'accroche à la volonté de mon père et de ma grand-mère pour me dire que je supporterai tout et que je ne céderai jamais. Pendant que Dominique me masse, j'ai l'impression d'être passé du four à chaleur tournante au mode grill par-dessous. La chaleur qui sort du sol est terrible et lorsque pour me sentir mieux j'écarte les bras à 5cm au dessus du sol, j'ai l'impression que l'on me marque au fer rouge. Malgré tout sous l'effet conjugué de la fatigue et de la relaxation due au massage, je m'endors. Je m'endors tellement bien que mon équipe me laisse me reposer sans chercher à me remettre sur la route pour arrêter de perdre du temps. Je finis par me réveiller à 21h30, après plus de 2h de sommeil. Ca ne doit vraiment pas aller fort car je ne suis même pas agacé d'avoir perdu autant de temps. Je me réhabilite en tenue légère avec mon débardeur, je change de chaussettes et mets ma 2^{ème} paire de baskets, plus larges. J'enfile simplement un brassard clignotant au bras et une mini frontale, car j'ai envie de retrouver ces sensations que j'affectionne de la course en pleine nuit sans vision. Tous les membres de l'équipe quant à eux ont enfilé leur gilet fluo et leur frontale pour sortir en toute sécurité.

C'est parti pour la première ascension. La nuit est tombée, pas la chaleur. Mes nouvelles baskets sont effectivement plus larges, mais pas de miracle à en attendre je ne suis pas pour autant plus rapide en course. 28 km de montée pour ce premier obstacle de taille. Je veux absolument me la faire le plus vite possible (selon mes moyens bien sûr) pour engranger des kilomètres parcourus sans le soleil qui me flambe la tête. Et puis même si j'ai avancé comme un zombi durant des heures, j'ai quand même eu le temps de calculer pour me rendre compte que je n'ai même pas fait 75km en 13h30 et qu'à ce rythme je serai très très loin des 100km en 24h. J'ai beau être conscient qu'ici rien n'a de rapport avec toutes les courses que j'ai déjà fait et les repères que j'en ai, il me vient quand même à l'esprit que je suis capable de courir 100km en 8h15 « en mode entraînement », et qu'ici je cours 3 fois moins vite ! Evidemment ça m'agace, suffisamment pour réussir à me faire courir dans la côte alors que j'ai marché sur des faux plats. Et c'est reparti tout le monde passe tour à tour dans ma tête pour un bout de conversation, pendant que presque inconsciemment je cours à côté de mon équipe qui m'alimente, m'hydrate et ... marche à mes côtés. Oui marche, car sur 100m ils sont tous capables de marcher à la vitesse à laquelle je cours. Cela ne me gêne pas du tout, c'est même une première victoire sur moi-même. Pas question que ma fierté me fasse baisser les bras pour ça et puis surtout c'est la preuve que ma volonté m'aidera à me sortir de là car enfin je réussis à passer sur mes douleurs gastriques qui ne m'ont pas quittées pour courir lorsque je l'ai décidé. Aussi bizarre que cela puisse paraître, malgré ma fatigue et une première journée éprouvante je me sens de mieux en mieux dans ma tête avec un objectif clair qui malgré la nuit noire me convient parfaitement : un sommet à « bouffer ». L'effort est difficile et je ne cours pas vite, mais je me retrouve au fil des heures et des kilomètres dans cet effort qui me convient vraiment. J'éprouve toujours autant de difficulté à boire et manger malgré ma formidable équipe qui me le rappelle sans cesse. Yves m'annonce régulièrement la distance restante, car pour moi c'est le seul carburant qui me fasse avancer, décidé comme je suis à atteindre le sommet sans pause. A 9km du sommet alors que je cours depuis des heures, ma tête a de plus en plus de mal à résister au manque de ressources fournies à mon corps. Je sens que j'ai comme un voyant « réserve » qui s'allume à mon tableau de bord et que je tape dedans. Dans ma tête, tout reste clair malgré la difficulté, pourtant dans celle de mes accompagnateurs ce n'est plus du tout la même chose. Me voyant zigzaguer tête en l'air, comme cherchant de l'air, la tête chancelante comme attachée à un fil, l'équipe sort subitement. « Ludo, tu t'arrêtes là », « pas question je continue », « tu t'arrêtes », « non au sommet, je veux en finir avec cette p... de côte ». Pour eux j'ai atteint ma limite, pour Dominique c'est même la peur que je vienne de la dépasser. Mais en bonne tête de mule je résiste à leurs injonctions, je demande juste à ma petite femme de m'accompagner un peu

BADWATER 2007

pour m'aider à résister car pour elle jamais je ne baisserai les armes. Jacky, Yves et Dominique viendront la relayer pour m'accompagner jusqu'à ce sommet qu'il me faudra encore 2h pour l'atteindre. Alors que nous devrions être au sommet, je commence à pester et dit à Yves que je m'arrête là puisque je l'ai atteint, mais il me convainc de poursuivre l'effort malgré les quelques faux plats qui restent sur cette route en lacets pour atteindre une aire de stationnement qui doit se trouver par ici. La voici enfin. Je traverse la route pour rejoindre la voiture avec une détermination rare. J'ai atteint mon objectif, maintenant il faut que je me requinque.



L'équipe heureuse de me voir arrivé là, n'en n'est pas pour autant rassurée sur mon état et sur mes capacités à me relever de cet effort tellement je suis livide. J'ai soit disant les yeux qui sortent du visage et tout le monde m'a vu maigrir durant l'ascension au point que Delphine trouve que je n'ai plus de muscles sur les jambes. Je m'en fout, je l'ai eu ce premier sommet, maintenant je mange, je bois, je me repose et je

vais me taper les 2 suivants les doigts dans le nez. Purée liquide pour m'hydrater, cajou, saucisson, viande sèche, ... tout y passe et l'équipe voyant que je semble enfin disposé à manger convenablement chacun y va de son offrande et de sa bouteille d'eau, de soupe et de boisson énergétique. Malgré le mal de ventre, ça passe enfin, preuve que j'ai vraiment tapé dans mes réserves. On m'installe à l'arrière du van où je m'assoupis. Je pense que vu mon



état, une petite sieste de 45 à 60mn devrait me refaire, même s'il s'agit à nouveau d'un contre temps, loin de mes prévisions initiales qui étaient de courir la Badwater d'une traite sans jamais dormir.



Soudain je me réveille, un rapide coup d'œil autour de moi pour comprendre où je suis et aussitôt la tempête se lève. Tout le monde dort et visiblement je viens de dormir 2h ! Je suis tellement énervé que je me lève comme une furie, réveillant en sursaut l'équipe qui dort paisiblement dans les 2 voitures. Pas le temps de chipoter pour me préparer ou pour prendre quelque chose à manger. Je sors de l'auto et je me mets à courir, car dans ma tête je viens d'avoir un éclair de lucidité, un électrochoc ou une vision je n'en sais rien, en tout cas tout est clair : désormais ça suffit je dois rattraper le temps perdu et plus rien ne pourra m'atteindre et me faire mal. Le couteau entre les dents

BADWATER 2007



comme si je partais sur un marathon pour y faire un chrono, je me mets à dévaler la descente. Je suis parti si vite que l'équipe surprise en a oublié du matériel qui traînait dehors. L'équipe semble stupéfaite. Probablement inquiète en se demandant si ce n'est pas un feu de paille, mais heureuse de me voir dans cet état. Une nouvelle fois les amis et les enfants de l'AFSE me portent dans ce nouvel élan. Plus question de perdre une seconde, je n'ai ressemblé à rien hier, aujourd'hui si je dois tomber ça sera les armes à la main. J'enchaîne les kilomètres de descente qui tirent bien sur les quadri sans broncher. Je réussis même à passer sur mes maux de ventre, ayant bien compris que ma déshydratation de la veille m'a fait frôler la catastrophe. Je lis dans les yeux de mon équipe la joie « d'avoir retrouvé leur Ludo » comme ils le connaissent. Depuis au moins une heure je miroite cette interminable ligne droite qui se dessine au pied de la montagne. Elle doit bien faire 10km minimum, aussi je commence à me préparer mentalement à l'aborder pour ne pas craquer. Je prévient Jacky avant de l'entamer que j'aurai besoin de ses services lorsque dans le milieu de la ligne droite j'aurai atteint le creux qui précède un long faux plat. Elle est longue, mais peu importe j'ai des jambes et surtout une tête. Le jour est non seulement bien levé, mais le soleil essaye déjà de me mater alors qu'il n'est pas encore 8h du matin. Arrivé dans le creux de la ligne droite au beau milieu d'un nouveau lac salé, Jacky sort pour m'accompagner 1 mile, puis me laisse avant de revenir, ... jusqu'à ce que nous arrivions enfin au CP 3 de Panamint Springs au 120^{ème} km. Il est 8h30, il fait déjà 40° et alors que l'équipe est partie ravitailler en glace et essence dans ce gigantesque hameau d'environ 4 bicoques, je m'allonge sur un banc devant le bar-restaurant qui se trouve là, car pour quelques centimètres près il offre l'ombre de son toit, c'est-à-dire un trésor inestimable. Si j'étais en pleine forme depuis mon levé, je n'ai pour la première fois pas chaumé et j'en ressens

maintenant les effets aux côtés de Jacky qui sur le bout du banc me surveille et se repose également. L'équipe nous rejoint après quelques instants et Dominique me prodigue quelques massages sur mes quadriceps qu'elle trouve particulièrement tendus. Moi pas, c'est l'essentiel et bien la preuve qu'aujourd'hui ma tête est prête pour sortir vainqueur de son duel avec mon corps. Comme prévu nous prenons notre petit déjeuner tous ensemble, d'abord parce que

BADWATER 2007

j'avais prévu de prendre quelque chose de consistant à mon arrivée ici, mais aussi parce que j'affectionne de manger non pas pour tenir mais en partageant un repas et un moment en équipe. Et tant qu'à être arrêtés, ils ont la bonne idée de nous organiser le petit déjeuner dans le restaurant climatisé, ce qui me permet de prendre un coup de frais bienvenu en mangeant mes céréales et de m'hydrater avec un grand bol de café. On passe bien 45mn à Panamint le temps de tout faire, notamment de lire attentivement le parcours et les difficultés qui m'attendent. Car aussitôt parti, c'est une deuxième montagne qui m'attend avec en particulier un mur qui m'obsède depuis qu'Yves m'a décortiqué cette ascension de 30 km.

9h30, je suis bien sûr fatigué par cette chaleur déjà très écrasante mais pour autant je me sens bien, car j'ai un mental du tonnerre et puis cette montagne je l'aime, car elle semble faite uniquement de lacets empilés les uns au dessus des autres avec des voitures d'accompagnateurs de partout, ce qui signifie des coureurs de partout. C'est juste ce qu'il me faut pour me faire avancer : des dizaines de défis à remporter. « Allez Fred sort ton petit vélo, on est parti pour une remontée comme on les affectionne » me dis-je dès le départ. J'ai là une

trop belle occasion pour me refaire un moral, me remettre dans la course, faire plaisir et rassurer mon équipe et être à la hauteur de tous ceux pour qui j'ai envie de me battre de l'autre côté de l'Atlantique. Et conscient de cette chance, je ne la laisse pas passer. J'enfile les lacets comme des perles et je remonte 7 à 8 coureurs que je m'applique même à « déposer » sans avoir l'air de forcer, des fois qu'ils aient envie de me coller aux baskets. Il me faut plusieurs heures pour arriver au sommet, mais pas une seconde



je ne le trouve trop long, limite si je ne voudrais pas qu'il fasse le double car comme hier j'étais dans une spirale négative, aujourd'hui je suis dans une spirale positive. J'ai surtout bien retenu la leçon de ma déshydratation de la veille, alors aujourd'hui mes douleurs gastriques ne peuvent m'empêcher de boire et manger convenablement. L'équipe a d'ailleurs parfaitement



vu la différence et elle en profite pour me refaire les niveaux à intervalles très proches. Le sommet est atteint vers 14h30 environ, mais une nouvelle fois ici tout est démesuré et le petit bout de plat sur ce sommet qui doit m'amener jusqu'au CP4 de Darwin me prend 1h. Elle est longue, très longue cette heure car dans ma tête au sommet j'avais le CP et je m'y arrêtais pour manger. Lorsque nous y arrivons enfin à 15h30 après 150km de course, je pose mon derrière sur le seuil de coffre du 4x4 pour manger car j'ai vraiment très faim. La chaleur m'a

BADWATER 2007

aussi donné un bon coup sur le casque et j'ai vraiment besoin de me reprendre après avoir joué le cador à remonter les concurrents. D'ailleurs c'est mon équipe qui pointe au CP sur la gauche de la route à ma place, tellement je suis pressé de rejoindre les véhicules pour me rassasier. Et aujourd'hui j'ai un œil sur le chrono, donc pas question de m'endormir sous l'effet de la digestion, je suis juste retardé après mon repas par un besoin naturel difficile à assouvir. Je sais que ce n'est pas bien mais je me suis senti tellement mauvais hier, que j'ai le couteau entre les dents et le chrono en tête. Ma première question alors que je reprends le bitume est « combien y en t-il qui m'ont repris durant ma pause, afin que je remette tout de suite les pendules à l'heure ». L'équipe est partagée entre 1 et 2, ce qui m'agace car je suis dans une notion de course, alors qu'eux à juste titre s'occupent de me gérer pour arriver au bout. Du coup je préfère me dire que c'est 2.



Je repars à un bon rythme pour les conditions toujours aussi éprouvantes, mais malheureusement si je vois le premier coureur, j'ai l'impression de ne lui reprendre que quelques dizaines de mètres chaque mile, ce qui me promet un temps particulièrement long pour les reprendre et ce qui bien entendu m'agace. Jacky le sens, il sort de la voiture et dans la descente me donne un coup de main pour maintenir un rythme me permettant de fondre sur lui tandis que Yves poursuit ses avancées de 1km en 1km qui me permettent de mesurer ce qu'il me reste pour le reprendre. Lorsque je

demande à Jacky de retourner dans la voiture pour s'économiser, il a alors la bonne idée de me dire, je pars devant avec le van et je m'arrête à hauteur du coureur qui nous précède pour que tu mesures encore mieux la distance qui vous sépare. Avec ces 2 repères je finis par le reprendre assez rapidement, pour la distance qui nous sépare et les conditions climatiques, c'est-à-dire en 1 heure. Pas même le temps de jubiler de ce que je considère comme une juste remise en place, que je me focalise sur le suivant que je vise comme un vautour guette sa proie. D'ailleurs je bois, mange et enchaîne les kilomètres sans plus même m'en rendre compte tellement je suis obnubilé, agacé même car je n'arrive pas à voir le coureur avec lequel j'ai toujours un creux de route d'écart. Alors qu'il n'a plus que 500m d'avance sur moi, Jacky revient à nouveau à mon aide pour me donner encore plus de rythme. On remonte, il se retourne sans cesse, ce qui me fait un bien fou de le voir faiblir et avoir conscience que je fonds sur lui. C'est particulièrement stupide car mon souhait le plus profond c'est que chacun d'entre nous relève ce défi de la Badwater, et pourtant c'est bien de la jouissance que j'éprouve à me le choper. Pour



BADWATER 2007

couronner le tout j'ai eu Fred avant au téléphone, alors là je suis remonté à bloc, comme s'il était à mes côtés pour me voir faire. D'ailleurs à la lecture de nombreux messages de soutien reçu sur mon site perso j'en ai la chair de poule et une nouvelle fois les larmes aux yeux. « Ohé, non Ludo n'est pas mort, je vais vous faire voir les amis comment je me bats ». Tout à coup sans rien comprendre, Jacky se fait « virer » de la route par Dominique qui veut absolument courir avec moi, car elle n'a jamais doublé personne dans sa vie et là ça sent la mise à mort maintenant. Nous déposons le pauvre Allemand dans une jouissance commune, juste le temps de lui souhaiter plein de courage pour le final. Mais lancé sur ce rythme et sur cette euphorie, il m'en faut désormais un nouveau à me mettre au compteur, ce que nous faisons moins de 10mn plus tard. Dominique est aux anges, elle est passée de 0 à 2 coureurs doublés en l'espace de quelques minutes. Pour ma part, dans ma tête, c'est « suivant », car je veux en remonter un max avant la dernière ascension.



Les routes sont toujours d'interminables lignes droites que l'on suit des yeux jusqu'à l'horizon. Je savais que mentalement ça serait dur à gérer, effectivement ça l'est, mais je suis finalement plutôt bien préparé. Tantôt je cours seul, tantôt avec un accompagnateur pour me permettre de conserver le rythme. A tour de rôle chacun vient à mes côtés, m'imprime le rythme, me parle pour me faire oublier l'effort en me faisant penser à autre chose et me fait rire, ce qui est toujours bon signe. La palme revient à Dominique qui se met à chanter des chansons de colonie. Ça fait

rire tout le monde, et aussi bizarre que cela puisse paraître réussi à me faire chanter quelques paroles à mon tour. Certes ce n'est pas une remontée à la vitesse d'un 10km, mais en tout cas je remonte régulièrement des coureurs qui semblent tous en chute libre par rapport à moi. Dans ces cas là, plus ça va plus on se sent fort, alors moi qui est pour habitude de monter en puissance dans le dernier quart de mes courses pour finir au taquet quand tout le monde explose, je me dis que tous les voyants sont au vert et qu'avec le mental que j'ai retrouvé je vais faire comme d'habitude. Des nouvelles de Fred par téléphone me boostent encore un peu plus lorsque j'apprends que sur mon forum tout le monde semble rassuré et croit en moi pour finir cette course de dingue. Le couché de soleil sur cette interminable ligne droite vallonnée où dès que l'on est dans le creux on ne voit plus personne et dès que l'on arrive sur la bosse on voit l'infini pas décidé à se rapprocher. Heureusement il y a toujours des voitures au loin, ce sont donc des « cibles » coureurs potentielles. Si le mental fonctionne toujours en revanche la mémoire a totalement flanché et je ne cesse de demander la même chose à Yves : combien il reste ? Combien il reste ? Combien il reste ? Je comprends parfaitement toutes les

informations que l'on me transmet mais la combinaison fatigue-envie d'en terminer est trop forte pour que j'use mon énergie à retenir.



Dans cette ligne droite qui nous mène à l'autre bout du monde je ressens vraiment de la peine physiquement car j'ai bien couru aujourd'hui, il fait toujours très chaud, mais surtout ce soleil couchant de face m'use mentalement et m'oblige à baisser la tête pour être protégé par le bout de

BADWATER 2007

ma visière, alors que je ne veux plus la baisser comme si j'avais peur que la nature prenne cela pour un aveu de faiblesse de ma part. Le spectacle sur les étendues salées est magnifique



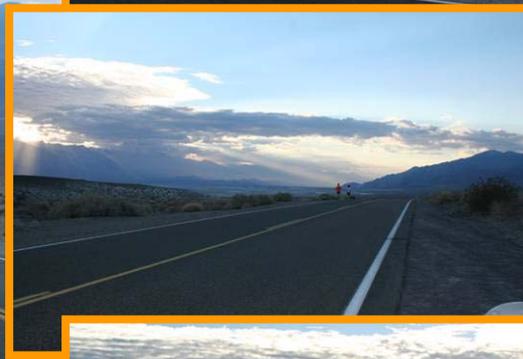
mais long, très long, très très long. Tout à coup au sommet d'une Nième bosse un énorme rocher sur ma gauche nous offre de l'ombre. C'est la première fois depuis 150km. Elle fait 30m de long tout au plus mais cela me semble si surprenant, incroyable et bon que je m'y arrête pour marcher. J'ai l'impression d'avoir trouvé un lingot d'or. Je mets 40 à 50s pour traverser ces 30m de bonheur puis je repars en courant inlassablement vers ma quête de l'infini.



Quand la nuit tombe enfin, je demande une pose repas avec mon équipe. Un kilomètre avant, j'ai le temps de décrire le menu que je souhaite et surtout comment je souhaite ma



purée. Yves habitué des lyophilisés grâce à ses expériences de l'ultra se charge de me préparer ça, ainsi que celle de Jacky qui doit se préparer à courir



dans la dernière ascension et que l'on ne cesse de taquiner avec Yves en lui ressasant « faut que tu t'habitues si tu veux faire un jour le



MDS (son rêve) ». Je prends soin une nouvelle fois de bien m'alimenter et bien m'hydrater, de toute manière mon équipe est sans cesse sur mon dos à me surveiller et me

proposer tout ce que l'on a en stock. Une bonne tournée de saucissons et noix de cajou pour me gaver d'aliments salés afin de retenir l'eau de mon corps. L'équipe bien que dans la course rigole à tout va, mais au fond de moi c'est plus fort que moi j'ai un chronomètre qui tourne et j'ai l'impression qu'une cloche sonne en moi toutes les minutes comme pour me rappeler que

BADWATER 2007



le compteur tourne et que je perds du temps. Pas question de manger trop vite pour me retrouver avec des problèmes gastriques, mais pas question non plus de m'éterniser. 15mn me suffisent pour tout engloutir et reprendre mon chemin. Ca bouscule un peu l'équipe mais tout le monde a quand même le temps de grignoter.

Il fait toujours chaud, mais désormais plus personne n'y

pense, tellement nous sommes habitués. En revanche moi j'apprécie à sa juste mesure le fait de ne plus avoir le soleil qui me cogne sur le casque et me fatigue visuellement. 3 quarts d'heure environ que je suis reparti et Jacky semble avoir les jambes qui lui démangent ou bien trouve t-il que je baisse le rythme dans cette dernière partie plate, je n'en sais rien toujours est-il qu'il revient courir à mes côtés. Le vent qui ne nous a pas quitté depuis hier matin au départ nous single toujours, alors je suis fort heureux d'avoir Jacky avec moi pour me donner un rythme face à cet élément que je déteste chaque heure un peu plus. J'essaie tant bien que mal de me mettre à l'abri derrière lui, mais avec ce vent tourbillonnant en rafale c'est un peu comme si j'avais un parapluie pour me protéger dans une tornade. Une nouvelle fois comme je le fais souvent avec les autres, on cause, on cause et on cause, et tant qu'on cause on n'a pas le temps d'avoir mal ou en tout cas d'y penser de trop. Tout à coup le vent en rafale se transforme en tempête de sable. D'abord jolie, cette tempête qui nous fait croire que l'on coure sur un nuage de sable survolant la route, devient usante. Lorsque la tempête a commencé je me suis projeté dans mes expériences Sahariennes pour me dire que là ce n'était vraiment rien et allez savoir pourquoi je me suis dit que ça allait durer 15 à 20mn. Mais dame nature n'en n'a pas décidé ainsi et lorsque je me rends compte que je me suis gouré je renvoie Jacky à la voiture parce que j'ai l'habitude des tempêtes, parce que j'ai toujours un mental d'enfer, parce que ce n'est pas un évènement climatique qui me fera baisser les bras et parce que je sens que Jacky s'use inutilement pour m'aider alors que je sais que j'aurai besoin de lui dans la dernière ascension qui nous attend. L'équipe me suit toutes vitres fermées, ce qui m'isole quelque peu, mais je ne m'en plains pas car cela me laisse le temps de communier un peu avec cette nature qui cherche à m'en mettre plein les yeux pour me décourager. Yves arrive en courant de la voiture avec mon Buff, mais je n'en veux pas car il me tiendrait trop chaud, m'empêcherait de respirer comme je veux, alors que ce n'est déjà pas évident entre la chaleur et le sable. Enfin mon plus gros problème c'est le sable qui me vient dans les yeux et m'oblige à courir tête baissée et de côté pour limiter le sable dans les yeux. Yves me propose bien ses lunettes de soleil mais en pleine nuit ce n'est pas envisageable. En fait, ça me fait presque du bien de ne rien avoir pour me protéger de ce vent qui me cingle des chevilles au visage, j'ai comme l'impression de vouloir prouver au vent qu'il ne réussira jamais à m'atteindre. Tout à coup, Delphine sort de la voiture en courant, téléphone en main, c'est mon pote Fred. Déjà que je ne suis pas un fana du téléphone en temps normal, alors là bien sûr je ne lui fais pas la causette pendant 2 heures, mais ça me fait un bien fou de lui parler. Un vrai électrochoc même. J'ai subitement l'impression que grâce à lui, tous les amis qui me suivent sont juste derrière moi à me souffler dans le dos pour m'aider à avancer. Il me lit quelques messages du forum qui une nouvelle fois me secouent les boyaux. Je sais aussi qu'il est en

BADWATER 2007

train de juger de mon état à la tonalité de ma voix et au vocabulaire que j'emploie comme sur les 100km sur lesquels il m'accompagne, alors je joue le jeu pour rester comme je suis, ça me donne l'impression qu'il est à mes côtés. Mental toujours au top et heureux comme un pape de savoir qu'outre-Atlantique tout le monde va savoir que je vais bien, je poursuis ma quête de remontée. De nuit c'est encore plus facile de voir les voitures au loin. Je remonte régulièrement, m'appliquant (stupidement) à dépasser chacun avec la plus grande aisance possible, histoire de les décourager de tenter de s'accrocher à moi. Je jubile même lorsque je remarque que cela agace certains accompagnateurs qui tentent de rebooster leur poulain. La tempête de sable s'arrête finalement au bout de 1 heure 45, non pas que le vent ait cessé, mais parce que le paysage a changé et qu'il n'y a plus de sable dans le décor ...

Je ne sais combien j'en reprends d'ailleurs jusqu'à Lone Pine car l'important pour moi c'est en premier lieu les kilomètres qui défilent et les kilomètres restant jusqu'à la dernière ascension que m'annonce toujours Yves avec une précision redoutable. L'ami Bébert (Albert Vallée) m'avait prévenu que pour trouver sa route dans Lone Pine, ce n'était pas forcément simple, alors j'en avertis Yves pour qu'il lise avec une attention toute particulière le road book avant que nous n'y arrivions. C'est effectivement un peu bizarre de traverser puis longer une grande route à forte fréquentation qui traverse la ville. Yves ne cesse de reprendre Dominique, toute guillerette, car il voit des contrôleurs partout, alors pas question de se prendre une heure de pénalité pour cause d'accompagnateur mal placé. Je suis enfin pointé au CP 5 en 40h33mn, il est minuit 33 minutes. Des heures et des heures que j'attendais ce CP qui indique le départ d'une dernière section de folie pour atteindre la ligne d'arrivée. On tourne à gauche et aussitôt je sollicite un dernier arrêt repas, car il ne reste « que » 20km et vu la dénivelée, je me dis que j'en ai pour 5h si tout va bien. Pendant que je mange, Delphine fait un point téléphonique avec Fred qu'elle finit par me passer. Je fais vite car je suis pressé d'en découdre et je ne veux pas me ramollir sur le coffre de la voiture, car je suis certain que pas un seul membre de l'équipe, à part peut-être Yves, ne mesure vraiment ce qui m'attend pour le final. Pour ma part dans ma tête, je me suis projeté dans mon expérience Réunionnaise, je me trouve au pied de Taïbit (un véritable mur de la Diagonale des Fous). Dans ma tête c'est le dernier arrêt avant l'arrivée, il faut donc que je me « charge ». J'engloutie une boîte de saumon, du saucisson, des noix de cajou, des fruits secs et une salade de fruit particulière bonne car fraîche et remplie de jus qui me réhydrate, Mon arrêt au stand n'aura duré que 12mn. Personne dans l'équipe ne mange, tout le monde est autour de moi, les yeux dans le vide, certainement à se demander combien de temps encore il me faudra pour franchir la ligne d'arrivée et quand est-ce qu'ils pourront s'écrouler sur un matelas quelconque.

Je repars en courant pour « bouffer » cette côte que je sais terrible mais qui ne me fait pas peur. Dominique qui souhaite autant me soutenir que trouver un moyen pour ne pas s'écrouler de sommeil m'accompagne. Intérieurement je rigole en pensant aux amis du club qui me disent que je suis toujours en train de parler, même en courant, car elle n'arrête pas de me causer et cette fois c'est moi qui répond uniquement aux questions et écoute le reste du temps. Je suis content car j'arrive à courir malgré la côte ... enfin 600 ou 700m, car cette satanée montée ne m'avait proposé jusqu'alors qu'une sorte d'échauffement. Désormais c'est de la vraie côte, où le levé de pied s'avère être douloureux pour les abdominaux. Je comprends aussitôt qu'après plus de 200km, ce n'est plus le moment pour jouer les durs à cuire et que mon chemin de croix n'est pas terminé. Alors je marche. Dans ma tête c'est le bordel, car je sais que si je marche j'allonge le temps qui me sépare de l'arrivée donc ça me plombe le moral, mais en même temps je ne cesse de me dire « Ca y est Ludo, là où tu es personne ne peut abandonner ». N'ayant pas de solution à cette contradiction j'avance comme un

BADWATER 2007

automate, mais je peine. Alors Jacky relève Dominique à mes côtés, me parle, me pousse à avancer et la main dans le dos m'imprime un rythme à ne pas perdre. Nous regardons dans la nuit noire vers le haut où nous voyons des lumières qui se succèdent bien au dessus de nous. Je regarde avec inquiétude la distance qui nous sépare verticalement de chaque « rang » de lumières car c'est si haut qu'il me semble impossible d'y accéder par une route et que seule une échelle pourrait nous permettre de les atteindre. Je ne cesse de dire à Jacky « Non mais t'as vu ces lumières, dis moi que ce n'est pas pour nous, c'est impossible de monter ça ». Jacky fagnant de me croire me répond inlassablement « oui sans doute, il doit y avoir une autre route ailleurs, moins abrupte », genre « on la voit pas encore, mais t'inquiète pas ça va monter peinard ». Plus ça va, plus j'ai mal aux abdominaux. Je joue avec mon point de rupture tellement je suis fatigué et tellement l'effort me paraît trop important pour mon corps. Mais Jacky prend sur lui et réalise un merveilleux travail pour lui-même avancer, pour garder la main dans mon dos afin de m'imprégner le rythme et pour me motiver pour que je ne lâche jamais. Je suis parfaitement conscient de ce qu'il fait pour moi et je me félicite d'avoir pensé à lui pour m'accompagner tellement il joue bien son rôle. Je lance à Delphine, toujours obnubilé par ça, « t'oublieras pas de m'avertir quand il restera 800m », puis quelques minutes plus tard je ressors la même phrase à Dominique qui conduit l'autre auto et me répond oui, sans bien comprendre pourquoi je tiens tellement à cette distance. En fait comme sur toutes mes courses depuis le 24 septembre 2006, je finis ces 800m à la mémoire de mon ami Eric (mon Riri Boy), décédé à 800 de la ligne d'arrivée des 20km de Tours. Dans les voitures, mon ascension est devenue si lente, qu'après 40h de course, les yeux tombent à peine le frein à main tiré. Jacky s'épuise, alors Yves prend le relais. Ensemble nous refaisons quelques uns de nos raids pour comparer l'effort. Yves, pourtant blessé et interdit de course à cause d'une vilaine blessure à un tendon au niveau de la cheville, reprend la même technique que Jacky pour m'imposer un rythme. Il souffre, je souffre, nous souffrons ... Mais pas un mot, chacun est conscient de l'effort à fournir pour franchir ce satané mur qu'est le Mont Whitney. Jacky et Yves se relayent ainsi à tour de rôle pendant que les femmes sont totalement KO dans les véhicules et que nous les réveillons à chaque passage. Je pointe au CP 6 de Portal Road à 3h35 après 211 km de parcourus. Yves qui me motive toujours me lance même le défi de recourir. J'ai peur pour son tendon mais il m'assure que ça va, alors histoire de finir en beauté, d'abrèger les souffrances de tout le monde et d'être à la hauteur pour ces enfants malades, j'accepte le défi. Ah c'est sûr que ce n'est pas rapide, mais on coure. C'est long, très long même, mais on réussit tout de même à reprendre 2 coureurs. On éprouve à ce moment là un bonheur difficilement explicable, une sorte d'accomplissement au dessus de la douleur, que seul le coureur d'ultra peut comprendre. Pas de bol pour Jacky, à peine reprend-il le relais que ça monte pire que tout ce que l'on a vu jusqu'alors. L'effort est si intense que même pour Jacky cela s'avère terrible. Nous sommes quasiment certains que même avec 0 km au compteur nous n'aurions pas pu courir ce tronçon tellement il est raide. Mais Jacky reste formidable et passe sur sa peine à monter pour conserver sa main dans le dos et m'imposer un rythme. Fatigué Jacky change alors de côté pour marcher la main dans le dos et la simple absence de sa main bienveillante me fait partir à reculons durant les 2 ou 3 secondes qu'il met pour changer de place. « Jacky, il va falloir que je m'arrête 5mn je suis au bout », « pas question me répond-il » d'un ton ferme, « mais je te dis que je suis au bout et si je continue je ne vais pas voir la ligne d'arrivée », « non, non, non, on continue jusqu'au bout, tu ne t'arrêtes plus », ... Après moult échanges de ce type je me rends compte en fait que Jacky a peur que si je m'arrête, nous soyons repartis pour un interminable arrêt. Je lui lance alors « écoutes Jacky, je me connais je sais que j'ai besoin d'une pause de 2mn pas plus, alors je vais m'arrêter sans quoi j'explose le moulin. Je suis comme toi je n'ai aucune envie de m'éterniser ici ». Il finit par accepter, contrarié et chrono en main. Moi aussi j'ai le chrono sous les yeux car je veux juste faire retomber ma fréquence cardiaque et reprendre mon souffle. On s'arrêtera

BADWATER 2007

finalement 3mn à cause de Dominique qui cherche longuement un coca à me donner. J'en profite pour rire à pleine gorge devant un Jacky inquiet du temps qui s'écoule en lui lançant « Eh t'as vu c'est pas ma faute ... ».

Je reprends la route avec Yves. Coup de chance ça monte toujours énormément, mais ce n'est rien en regard de ce que nous venons de faire avec Jacky. Comme tout au long de cette ascension, mon regard est porté inlassablement vers le haut pour voir où ça se termine et ce qui m'agace c'est que lacet après lacet, j'en découvre un nouveau plus haut. Comme un automate je demande tous les 200m à Delphine combien il reste à parcourir. La distance est ridicule et pourtant dans ces conditions cela me paraît être un défi encore incroyable. Je me garde bien de lui dire, mais dans ma tête à chaque annonce j'ai envie de lui lancer « t'es sûre au moins », comme si cela allait devenir sa faute si il y avait une erreur de 200m sur 217km... L'arrivée étant autorisée comme le départ à un seul véhicule accompagnateur en raison de l'étroitesse de la route, Delphine part seule devant avec le 4x4 pour le garer alors qu'il reste 3km. Yves comme Jacky ne cessent jamais de me parler pour me motiver pendant que moi je pense à tous les gens pour qui je veux réussir ce défi, parmi lesquels ils figurent bien sûr. Les kilomètres non, mais les centaines de mètres, elles, avancent. Jacky prend à nouveau le relais, toujours motivé par la remontée sur d'autres concurrents, chose qui m'a personnellement lâché depuis le début de l'ascension, et poursuit son travail pour me motiver et m'imprégner un rythme. Un rapide coup d'œil pour me rendre compte que l'on a finalement vraiment bien monté cette côte et que si tout va bien j'ai une chance d'arriver en moins de 45h. C'est certes très loin de mes calculs initiaux, mais il me faut une carotte pour bien finir. Dans cette nuit noire, la fraîcheur commence à se faire sentir avec l'altitude et surtout les cascades qu'on ne voit pas mais dont on imagine sans peine la profondeur à l'écoute des bruits. En parlant de bruit d'ailleurs, Jacky et moi écoutons un long bruit sourd qui semble provenir de la montagne et après près de 40s d'un bruit s'amplifiant, un éboulement de quelques tonnes de pierres tombe sur notre route, à peine 20m derrière nous, bloquant totalement le passage sur la route. Heureusement notre véhicule nous attend quelques centaines de mètres devant cette fois ci. Jacky est terrorisé par ce qui vient de se produire et à la catastrophe à laquelle nous avons échappé, tandis que moi tellement las de courir je me rends compte et lui dit « tu sais, je suis si fatigué que si nous avons été dessous il ne me serait même pas venu à l'esprit de faire demi-tour pour m'échapper en vitesse dans la pente ». Jacky me répond alors que pas d'inquiétude, lui m'aurait tiré. Je n'en doute pas, mais c'est bien la preuve que j'ai atteint un niveau de fatigue extrême tout de même. Elle ne doit plus être très loin désormais cette ligne d'arrivée, même si la tête en l'air on aperçoit toujours quelque chose plus haut encore. Yves s'est maintenant joint à Jacky et moi pour le finish. Dans ma tête c'est un interminable défilé de têtes, toutes celles de ceux pour qui je voulais réussir, et si je ne suis absolument pas croyant, je pense vraiment très fort à mon ami Eric qui aurait forcément été fier de moi. J'ai envie d'hurler « Eh oh, vous les gens malades, impossible n'est qu'un mot, ne baissez jamais les bras et vous remporterez votre combat ! ».

J'en double encore un alors que je cours maintenant pour finir en beauté avant de m'arrêter à 20m de la ligne d'arrivée pour que toute l'équipe se joigne à moi pour la franchir et pour laisser le coureur qui me précède savourer sa victoire sans que je ne le presse. 44h54mn ce sera mon temps officiel, bien loin de mes prévisions que je savais très aléatoires, mais l'important est là, j'ai franchi la ligne de cette Badwater qui m'a si longtemps fait rêver.

BADWATER 2007

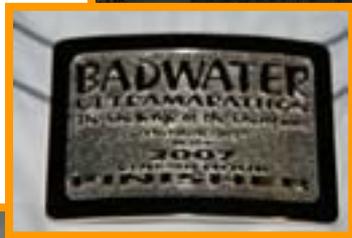


La ligne franchie, je me retrouve planté là comme un idiot, ne sachant plus quoi faire. Elle est belle cette victoire, elle belle mon équipe sans laquelle je ne serai jamais arrivé. On s'embrasse, je m'assois sur une grosse pierre pour prendre le temps de réaliser, mais aussitôt les sympathiques garçons de TF1 qui ont filmé mon aventure sont là pour recueillir mes impressions. Tout de suite après, dans la pure tradition de la rigueur Américaine, j'ai le droit à la remise de médaille par Chris Kostman le directeur de course, aux photos officielles avec lui et mon équipe, puis à la remise de la boucle de ceinturon signifiant que j'ai mis moins de 48h pour relever ce défi.



Tout le monde a froid et est surtout assommé par la fatigue si bien que le temps de me retourner je ne vois plus personne de l'équipe autour de moi à part Delphine, qui m'accompagne pour une dernière prise de sang et une pesée (pas très sûr de moi, j'aurai perdu 2,5Kg par rapport au départ ...). Nous retrouvons tout le monde allongé dans les voitures. Je monte sans avoir envie de partir car moi je suis parfaitement réveillé. nous descendons au pied du Mont Whitney où tout le monde pique un somme impossible à contrarier.

BADWATER 2007



Je dédie ce récit à toutes les personnes qui m'ont soutenue, qu'il s'agisse de mes sponsors ou de mes amis. J'ai une pensée toute particulière pour Delphine, Dominique, Jacky, Yves, Fred, Riri Boy et les enfants victimes du syndrome d'Evans.

Si ce récit vous a plu, n'oubliez de faire un don à l'AFSE de 5, 10, 20€ ou plus, peu importe le montant. Vous m'aidez à croire que je ne me suis pas battu inutilement et les aiderez eux à remporter un défi bien plus difficile que le mien. <http://www.asso-evans.org>



BADWATER 2007



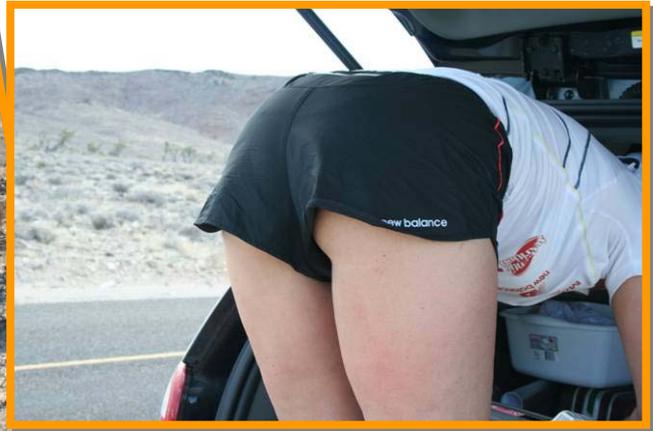
Ludo le Fou



Delphine



BADWATER 2007



Dominique



Jacky

BADWATER 2007

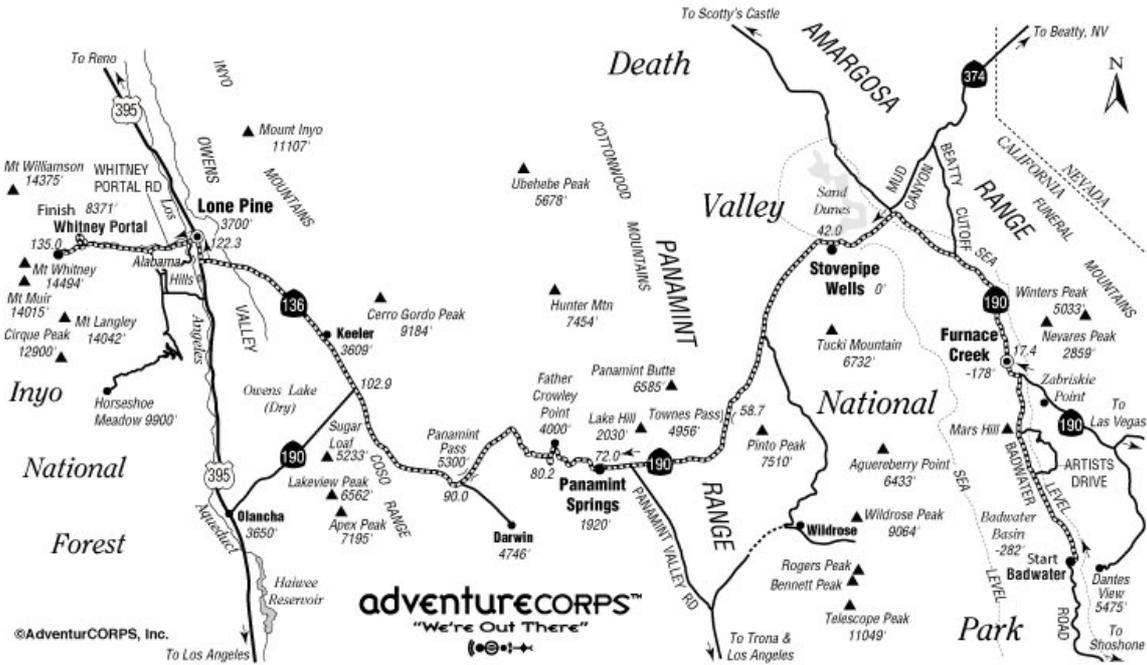


Yves

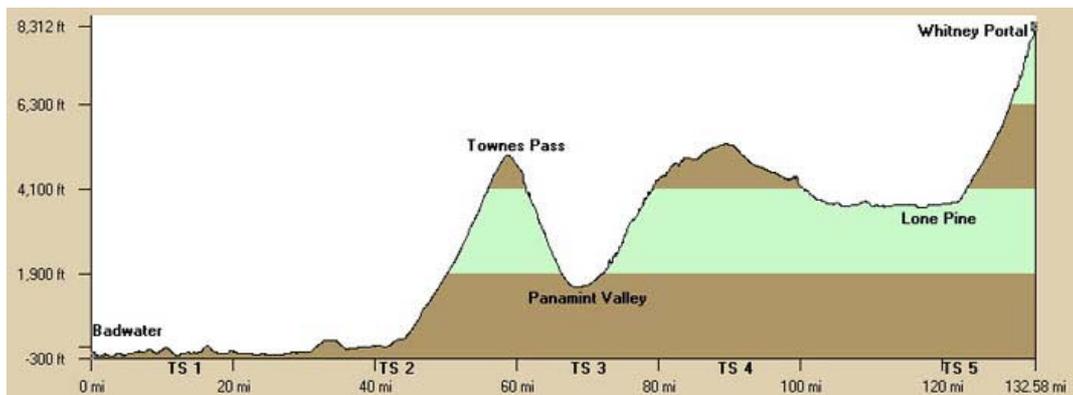
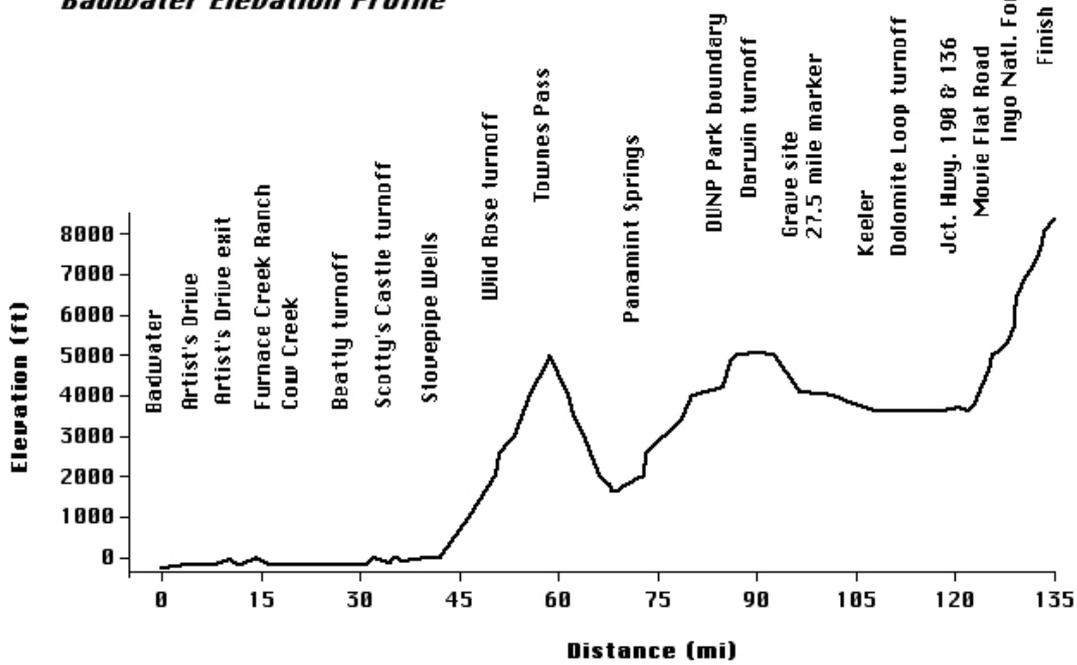


Fred

BADWATER 2007



Badwater Elevation Profile



BADWATER 2007

